

***Piouke fille unique*, de Françoise Bujold (Éd. Parti pris)**

Marie-Josée Rinfret

Numéro 30, été 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39912ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rinfret, M.-J. (1983). Compte rendu de [*Piouke fille unique*, de Françoise Bujold (Éd. Parti pris)]. *Lettres québécoises*, (30), 84–84.

Ce livre contient un ensemble considérable des œuvres de Françoise Bujold qui est décédée le 18 janvier 1981. On y retrouve des titres de recueils où sont réunis plusieurs poèmes. La partie ÉCRITS SUR L'ART regroupe des textes qui touchent directement la création artistique.

Une entrevue avec l'auteur démontre bien son grand intérêt pour l'édition d'art. Françoise Bujold a d'ailleurs poursuivi des études à l'Institut des Arts graphiques et c'est ce qui explique l'importance des gravures et des illustrations dans la publication de ses recueils.

Le premier poème du livre a pour titre LA PIOUKE, texte de la chanson créée par Pauline Julien en 1959. On y dénote un joyeux mouvement du corps qui découvre sa vitalité à travers une danse au rythme enjoué:

*...«j'ai valsé comme une folle
j'ai viré j'ai tourné
j'ai valsé comme une folle
jusqu'à m'en épierder...» (p. 8)*

C'est un étourdissement passager qui semble contenir une joie unique, celle de communiquer une exubérance sans limites.

Le deuxième texte intitulé LES BOHÉMIENS décrit bien la condition de vie de ces gens sans appartenance: comme ces vagues qui oscillent au gré des courants marins, les bohémiens vivent une errance continue qu'ils traînent partout où leurs pas laissent des traces éphémères:

*Nous sommes des vagues
Les vagues du bien
Les vagues du mal
Nous n'avons pas de corps
Et nous vivons dans les corridors... (p. 11)*

Leur départ répétitif n'est pas déchirant: c'est plutôt un parcours à l'allure furtive, qui se dessine sans certitude, comme si le changement de lieu n'était jamais prévu dans leurs nombreux déplacements.

Avec le recueil intitulé AU CATALOGUE DES SOLITUDES, on entre ensuite dans un univers hermétique, peuplé d'images sereines où se côtoient des vérités, des interrogations, des espoirs, des déceptions. On a l'impression que l'auteur est submergée par une réalité qui la dépasse, comme si elle décrivait un monde imparfait qu'elle apprivoise avec discernement.

Piouke fille unique,

de *Françoise Bujold*
(Éd. Parti pris)



Photo : Kéro

Françoise Bujold

Elle conclut ainsi un accord tacite avec les mots qui détaillent une attention soutenue, une réflexion prolongée. C'est surtout à travers la présence de la mer qu'on découvre une composante bien établie, attirante et débordante d'énergie, où l'immobilité du regard se pose avec une sorte de révérence attendrie.

La mer s'ouvre toute grande aux yeux qui la scrutent intensément et devient ainsi une complice silencieuse pouvant aussi se transformer en une ennemie déchaînée:

*...Mais la mer qui s'est levée
Nous a chassés
Mais la mer
Nous a guéris
Mais la mer
Grande et cruelle femme drapée de noir
Nous a déshabillés
Nous a profanés
Nous a surpris aux châteaux de sable
Révolte de la mer... (p. 37)*

C'est une étendue trop vaste à cerner, difficilement accessible, qui ne se laisse approcher qu'avec beaucoup de réticence: son immensité la protège des incursions.

*Ma main est sortie de bon matin
Saisir un coeur
La marée s'est retirée
La mer m'avait donc leurrée... (p. 45)*

Mais la mer, c'est aussi L'AMOUR DE L'EAU:

*Mon dos voûté épouse la mer... (p. 47)
...«La mer a demandé ma main
Je la lui ai donnée. (p. 48)*

C'est comme si l'auteur dévoilait intimement son état d'âme à ce grand espace en lui accordant sa confiance. Et la mer lui répond selon son humeur, elle l'invite à goûter cette douce sensation de bien-être enveloppant qui s'empare du corps au contact de l'eau:

*Couchée dans le sable chaud
Je suis entrée dans l'eau...
...«J'allai au mutisme de l'onde... (p. 51)*

Un lien magique resserre alors son étreinte autour de ce corps qui glisse voluptueusement avec le va-et-vient de la marée:

*Mes oreilles
Mes yeux
Mon nez
Trinquaient avec ces coquillages noirs
Personnages de verre
Nourriture de lumière... (p. 52)*

C'est un ravissement mêlé de passion qui se dégage de toutes ces allusions à la beauté de la mer. Son charme provocateur séduit l'auteur qui éprouve à son égard un attrait irrésistible.

La mer évoque l'évasion dans un monde imaginaire, là où les illusions sont encore permises: l'enchantement est toujours au rendez-vous.

*J'ai pris le large
Pour une île de brumes... (p. 64)
...«l'envie me prend de devenir marin
...nous serons sept ans en mer vers l'arche de Noé (p. 87)
...«nous boirons nos sept gorgées d'eau salée
pour nous purifier
dans les draps blancs de la mer...»
...«la mer n'est pas à boire...»
...«la mer est à vivre
à vivre à bras le corps...» (p. 89)
«Nous irons à Valparaiso... (p. 93)
je me laisserai envoûter par les magiciens de l'eau
par les hirondelles de mer... (p. 96)*

Il y aurait encore beaucoup à dire sur le contenu de ce merveilleux recueil. Je pense en particulier aux deux textes radiophoniques intitulés MON PAS QUI RODE et LE COEUR DE L'HOMME EST UNE PÉNINSULE, qui mettent la mer bien en évidence.

Cette Gaspésie natale qui a marqué Françoise Bujold toute sa vie, on la devine avec elle et en elle, à travers ce beau périple de paroles révélatrices, empreint d'une écriture mélodieuse d'une très grande richesse. □

Marie-Josée Rinfret

